Document generated on 04/25/2024 4:24 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

# Splendeurs et misères des chefs d'état

Jean Obélix Lefebvre

Number 45, September–October–November 1991

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19940ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lefebvre, J. O. (1991). Splendeurs et misères des chefs d'état. *Nuit blanche*, (45), 26–28.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

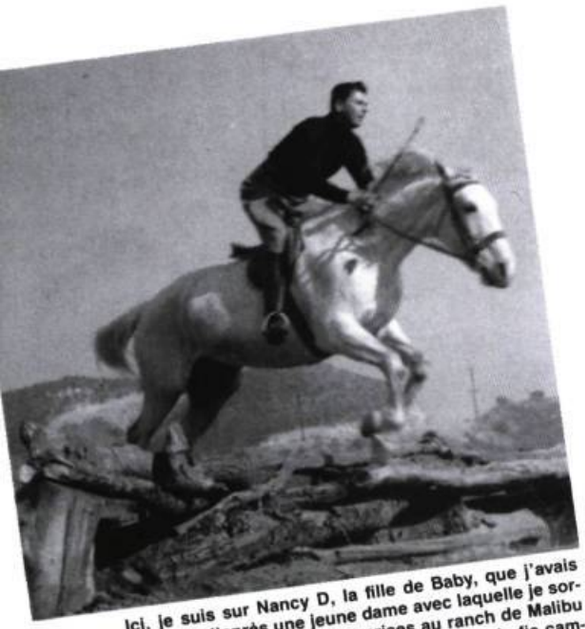
érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Splendeurs et misères des chefs d'état



Ici, je suis sur Nancy D, la fille de Baby, que j'avais baptisée d'après une jeune dame avec laquelle je sortais alors. Ces photos sont prises au ranch de Malibu que nous dûmes vendre, plus tard, quand je fis campagne pour être gouverneur.

« Le recul du temps renforçait leur conscience de la disproportion irréductible entre leur propre mesure et la démesure des conséquences des actions dans lesquelles ils avaient été engagés. » (Manès Sperber, ***Les visages de l'histoire***, p. 124)

Nous étions simplement deux personnes qui rentraient chez elles. Derrière nous, sur les marches du Capitole, se trouvaient le nouveau président des États-Unis, George Bush, et la nouvelle Première Dame, Barbara Bush. Nous leur avons juste dit aurevoir et nous avons embarqué dans l'hélicoptère pour une nouvelle vie de simples citoyens.

Raïssa, accompagnée par Elena Ceaucescu.

***Les hommes politiques. Certains cherchent des motifs pour se hisser à hauteur d'Histoire. D'autres sont les guignols de l'État-spectacle. D'autres encore versent dans la mégalomanie. Tous acharnés. Derrière eux, toute une industrie leur coud les poches, leur écrit des discours sémiologiques (mentir-vrai), élabore stratégies et tactiques. Nous, lecteurs et électeurs, ne connaîtrons d'eux finalement que la tenue des dimanches. Ou des négligés savamment élaborés. Les biographies d'hommes politiques, mémoires sélectives qui font d'un président ou d'un premier ministre et de son nègre des auteurs de*** *best-sellers*, ***ont la prétention d'installer la légende.***

Canapress

L'accord royal et la politique du triomphe : En avril 1982, après des années d'efforts, Pierre Trudeau atteint son but, et le Canada prend officiellement possession de sa constitution en présence de Sa Majesté Élisabeth II.

À côté d'elles, pour les idolâtres comme pour les mauvais esprits, on trouve des essais adulateurs ou persifleurs. Selon qu'on soit d'un camp ou d'un autre, on y trouve sa part de conviction. Allez vous surprendre qu'un certain Lee Harvey Oswald ait cru que « la publicité était ce qui *procrée* la réalité, et non simplement son reflet. » (M. Sperber, ***Les visages de l'histoire***, p. 156).

## L'autocritique et loto-critique

Le clerc, lorsqu'il se penche sur le sujet de la politique, remplit une mission ingrate. C'est l'empêcheur de tourner en rond. Rappels éthiques. L'Histoire est pleine d'avatars dont nous refusons de tirer leçon, de remords collectifs ou individuels et de belles occasions perdues. Karl Jaspers, en 1948, au lendemain du nazisme, en une Allemagne qui eût plutôt opté pour la dérobade sinon l'éradication des faits, professe la culpabilité allemande. Nécessité douloureuse de la rédemption. Interdiction d'entretenir l'esprit de revanche lors même qu'on est, cela rajoute à l'odieux, sous la férule de l'occupant. ***La culpabilité allemande*** a été réédité chez Minuit en 1990. Jamais texte n'aura exploré avec tant de minutie l'obligation de conscience, la nécessaire reconnaissance d'une culpabilité, même passive, non pas parce que l'autre, le vainqueur, l'exige mais parce que, sans cet examen objectif, on ne saurait plus se prétendre solidairement humain. On comprend même (moi, l'athée) ce recours à Dieu qui parsème le discours de Jaspers tant l'homme (se) déçoit et décevra encore. Dieu, l'impossible ambition de l'homme. Cinquante ans plus tard, et pas seulement à propos de son peuple, Jaspers pourrait reprendre : « Mais la culpabilité morale, et la culpabilité métaphysique qui ne peut être comprise que par l'individu auquel elle appartient en propre en tant qu'il est membre d'une communauté, sont d'une essence telle qu'elles restent inexpiables. Elles ne prennent pas fin. Celui qui les porte en lui s'engage dans la voie d'une transformation qui durera tant qu'il vivra. » (***La culpabilité allemande***, p. 120).

Cinquante ans plus tard donc, la piétaille des démocraties, après moult remises en questions, on le sait, peut faire tomber les murs, ouvrir les frontières et remanier délicatement des constitutions. Ses démons restent. Et ses contradictions internes, ses gros intérêts, ses aveuglements *culturels* ou idéologiques. D'où l'intérêt de livres comme celui de Jaspers, essai si peu pratique pour situations exceptionnelles. C'est qu'il faut se prémunir contre un soi collectif et hasardeux.

## Le début d'un débat sur le souvenir

Et les démocraties sont souvent ennuyeuses, il est vrai. On ne sort ses fanfares que pour des liesses électorales. Elles empruntent au *show-bizz* tous ses strass pour y camoufler un fonctionnaire. Régie du monde au jour le jour.

Ici, un interminable débat sur l'identité nationale anime (animait) un peu le tableau. Et nous avons hérité d'un dandy querelleur ! Trudeau chamboulera donc la Constitution après l'avoir rapatriée. Au grand dam du Québec et de René Lévesque. Et il traîne par ici si peu d'idées qui ne soient pas nées ailleurs, que toute la lutte se fera à coups d'émotions. Une fleur à la boutonnière sembla un temps emporter nos faveurs. Avons-nous jamais su ce que pensait vraiment ce monsieur à la fois si mufle et si charmant ? Stephen Clarkson et Christina McCall ont débusqué un lapin : un œdipe mal réglé. Père canadien français ! « Le fils était d'un naturel timide et introverti, le père, lui, était extraverti, exigeant et terre à ▸

Vacances avec François et Danielle Mitterrand dans le Gers en 1981.

L'article d'exportation Raïssa Maximovna et ses boucles d'oreilles d'importation ouest-allemandes.

Ce fut un grand honneur pour moi d'offrir la médaille de la Liberté à Mère Térésa en 1985.

Canapress

Le triomphe : Trudeau brûla les étapes dans son ascension vers le pouvoir. Il commença par remporter la bataille pour le leadership du Parti libéral, puis les élections, en misant sur son charisme (ici avec Gérard Pelletier), pour s'asseoir, avec un plaisir évident, dans le fauteuil du premier ministre.

Willy Brandt, en compagnie du général de Gaulle en janvier 1967.

terre au point d'être fruste. » (S. Clarkson et C. McCall, ***Trudeau***, p. 32). Et il meurt alors que Pierre n'a que quinze ans. D'où l'impossible réconciliation. Le portrait du père n'évolue plus.

Willy Brandt, lui, a hérité d'un séparatisme. Qui n'était pas voulu. L'Allemagne d'après-guerre compose avec l'occupation. À l'est, les Russes et l'enclave de Berlin, elle-même partagée. Bientôt un mur ! Brandt, gauchiste, dépatrié, fils illégitime d'un certain Frahm, deviendra peu à peu le fils aimé de Berlin puis le chancelier social-démocrate de l'Allemagne occidentale. Condamné au silence, soupçonné du meilleur et du pire, il œuvre à cloche-pied pour la réconciliation. Ses mémoires ne nous diront pas grand-chose. Brandt buta toute sa vie sur des murs. Celui de Berlin, c'était de la gnognote. Il faudra attendre longtemps avant que l'ex-chancelier nous livre les *couleuvres* du pouvoir.

Toujours plus à l'est, Nicolae Ceaucescu, qui jamais ne fut démocrate mais adorait les plébiscites, chute. On ne sait pas là non plus s'il s'agira d'une démocratie pur porc. On soupçonne la manipulation. Une de plus ! Régression tout de même de l'absolutisme. Nicolae fondait une dynastie. Ressuscitait les Parthes pour servir ses visées nationalistes. Nommait sa femme Helena à l'Académie des Sciences. Revanche sur une naissance obscure : Ceaucescu, c'est Ubu sans l'avoir lu. Depuis, je me méfie des autodidactes. Il y avait déjà Hitler et Staline. Nicolae « a horreur de l'imprévu, de l'anarchie, des manifestations individuelles qui dégénèrent dans la confusion. Le besoin de redressement l'obsède. » (C. Durondin, ***Nicolae Ceaucescu, vérités et mensonges d'un roi communiste***, p. 87).

Et notre dernier engouement est pour Raïssa Gorbatcheva. Elle, c'est la compagne du grand homme. Urda Jürgens la visite comme s'il s'agissait d'un sujet pour ***Marie-Claire***. Ton mondain. Ce qui « n'est pas encore » une démocratie tente des ballons d'essai. « Qui était donc cette Raïssa Gorbatcheva, qui descendait fièrement la passerelle aux côtés de son mari lorsqu'elle arrivait dans un pays étranger, mais qui, à son retour à Moscou, sortait de l'avion derrière les porteurs de bagages, loin des projecteurs ? » (U. Jürgens, ***Raïssa Gorbatchev, l'inconnue du Kremlin***, p. 91). Même démocratique, la Russie n'imaginerait pas tolérer une émancipation aussi ostentatoire. Une bonne part de notre monde ou tiers-monde non plus. Le monde manque non pas d'imagination mais de réalité.

La vie est un roman. Une bluette. Un feuilleton. Peut-on dire des biographies évoquées qu'elles informent ? D'une certaine manière. Trop peu. Sous la forme de potins. Et sur des personnages dépendants, satellites. Égérie ou comparses. Lecteurs, nous sommes conditionnés à une logique impérialiste. Nous n'en avons que pour les pays à *leadership*, déterminants.

## La cour des grands

Deux axes à nos lectures : la France, mère-patrie, et le grand frère américain. Lectures empreintes d'une quelconque jalousie, d'une admiration envieuse. Vivre (politiquement) est ailleurs ! Nous en savons plus sur eux que sur nous-mêmes. Les magazines ne manquent pas qui nous servent les moindres gestes, les moindres petites phrases de leurs chefs.

Mitterrand fête ses dix ans à la présidence. Il affirme dans ***Libération*** du 10 juin : « Enfin, un peu de philosophie nous apprend que ce qui est important, ce n'est pas de vieillir et de passer, c'est que d'autres assument la suite, prennent en charge l'Histoire, en l'occurrence réalisent ce qui n'aura pas été rempli auparavant : le combat pour la justice. » Le dieu Mitterrand n'est pas immortel ; il prépare son entrée au Panthéon. Les dauphins s'agitent : Fabius et Rocard. L'un président de l'Assemblée et l'autre en réserve de la République, ex-premiers ministres tous deux. Lutte pour courtiser l'Histoire justement ! On peut être victime d'un petit lâcher de phrases d'un président à qui on doit l'union des gauches, la cohabitation, le recentrage et, de nouveau, le cartel des gauches. Un président retors. Avec, dit-on, des préférences pour Fabius.

Celui-là, c'est, de murmures en commentaires, le Petit Prince qui réclame un dessein pour la France. Rocard jouerait depuis toujours le rôle du grand Vizir Iznogoud, constamment en travers du trajet mitterrandien. À son propos, on parle d'une seconde cohabitation. La rigueur n'est plus de gauche. Dieu-Mitterrand, d'après ***Libération*** du 11 juin, serait cortical droit et Rocard cortical gauche. Mieux vaut s'en remettre au livre ***Le feu et l'eau***, de Jean-Paul Liégeois et Jean-Pierre Bédéï, qui retrace toute l'histoire des positions de l'un et de l'autre, si rarement convergentes.

Potins mais aussi richesse de la dialectique. Le discours français, héritier bicentenaire de la déclaration des droits de l'homme, se sent concerné par le devenir du monde. Le discours américain est plus abrupt, moins ampoulé, un mélange de *boy-scoutisme* et de sens du *business*. Encore mal dégrossi. Règles moins littéraires et règne du médiatique. Ronald Reagan n'est-il pas issu du monde du cinéma ? De la série B et du western plus précisément.

Ses mémoires doivent en tenir compte. On écrira aussi celles de son chien, puis Nancy s'y mettra, puis une commère vipérine insinuera que Sinatra... Dans le cas des mémoires de Reagan, Walt Disney, Randolph Hearst et l'auteur de ***Dynasty*** ne pouvaient faire mieux. Un président américain ne peut être que sympathique. *Friendly*. L'ex-acteur se drape donc du *gros bon sens*. Foin de toutes les insinuations ! Autant Mitterrand se placera à hauteur divine ou monarchique, autant Ronald Reagan se réclame de la plèbe.

## Ce qu'il en reste

Ce sont là des lectures éparses. Ces biographies et essais datent pour la plupart d'une année révolue. Il en paraît d'autres. Poussières d'Histoire. Rumeurs et remugles. On leur fera un sort dans cinquante ans ou plus, lorsque toutes les pièces du puzzle seront disponibles. Et certaines escamotées. Les historiens feront le tri. Comment faire la part aujourd'hui de l'information, de la propagande et du préjugé ? Hitler, Mussolini ou Staline apparurent longtemps comme des figures présentables, idolâtrées par un grand nombre de personnes. Ceaucescu eut probablement son heure de réelle popularité. Ils n'étaient évidemment pas des démocrates. Mais Nixon, ce tricheur invétéré, n'a-t-il pas retrouvé ses fans ? ■

*par* Jean Lefebvre

---

Manès Sperber, ***Les visages de l'histoire***, Odile Jacob, 1990, 198 p. ; Karl Jaspers, ***La culpabilité allemande***, Minuit, Coll. « Arguments », rééd. 1990, 128 p. ; Stephen Clarkson et Christina McCall, ***Trudeau, l'homme, l'utopie, l'histoire***, Boréal, 1990, 479 p. ; Willie Brandt, ***Mémoires***, Albin Michel, 1990, 430 p. ; Catherine Durandin, ***Nicolae Ceaucescu, vérités et mensonges d'un roi communiste***, Albin Michel, 1990, 260 p. ; Urda Jürgens, ***Raïssa Gorbatchev, l'inconnue du Kremlin***, Robert Laffont, 1990, 202 p. ; Laurent Fabius, ***C'est en allant vers la mer***, Seuil, 1990, 219 p. ; Jean-Paul Liégeois et Jean-Pierre Bédéï, ***Le feu et l'eau, Mitterrand-Rocard : histoire d'une longue rivalité***, Grasset, 1990, 379 p. ; Ronald Reagan, ***Une vie américaine, Mémoires***, J.-C. Lattès, 1990, 790 p.